

Changeons d'échelles : pour la très longue durée, pour de larges espaces *

par Jean Guilaine **

En France, dans le domaine de l'histoire rurale, la «longue durée» a, rarement, transgressé deux millénaires. Et encore s'est-elle prioritairement exercée sur la période s'étendant du plein Moyen Âge jusqu'à l'optimum démographique des XIX^e - début XX^e siècles. On était là au cœur même de cette «civilisation traditionnelle» qui permettait de jeter un pont entre histoire et ethnologie. Plus en amont, les parcelles antiques avaient, parallèlement, constitué assez tôt un domaine de recherche spécifique. Et c'était à peu près tout. On était loin des profondeurs temporelles qu'autorisaient, en Europe du Nord-Ouest, le recours à des techniques de reconnaissance des paysages anciens (comme la palynologie ou les cycles d'anthropisation néolithique – implantation / exploitation / abandon – révélés au Danemark par Iversen dès les années quarante) et la mise en évidence de vieilles structures ou traces agraires (champs fossiles, empreintes de labour, etc.).

Cet état était imputable au retard de la recherche française en matière d'environnement holocène. Mais cette léthargie était aussi structurelle : la

préhistoire avait tendance à préférer le paléolithique et l'évolution biologique «naturelle» aux périodes récentes (Néolithique, Âges du cuivre et du bronze) au cours desquelles l'homme et les espèces domestiques viennent brouiller un paysage qui, jusque-là, n'avait évolué que sous l'effet des rythmes climatiques. De son côté, l'historien avait trop tendance à ne voir dans le fait archéologique qu'un document ponctuel, voire anecdotique, excluant l'indice d'un système d'aménagement et d'exploitation du milieu. Il aura fallu deux à trois bonnes décennies pour qu'une mutation s'amorce, qu'émerge un corps de spécialistes professionnels de l'écologie historique, qu'un dialogue – un peu difficile à ses débuts – finisse par s'instaurer entre archéologues et naturalistes. Le paléoenvironnement anthropisé sera enfin devenu un sujet d'étude à part entière et ses chercheurs des interlocuteurs reconnus de l'histoire rurale.

Ce pas franchi, on peut s'étonner que la dimension chronologique de la très longue durée rurale ne soit pas encore pleinement intégrée chez certains historiens. La transformation de la nature par l'homme n'a pas 2000 ans en France : elle en a 8000, les premiers agriculteurs ayant pris pied en Provence et Languedoc peu après – 6000. Au Proche-Orient, elle a, au minimum, 10 000 ans d'âge. Et encore la date de – 8000 n'est-elle qu'un point conventionnel, pris au cours du Néolithique «pré-céramique B moyen»,

lorsque les espèces végétales et animales eurent à peu près acquis leur morphologie domestique et que l'agriculture, dès lors effective, eut généré des villages parfois de forte taille. Car les manipulations des plantes et des bêtes par l'homme avaient débuté plus précocement encore. De fait, les pratiques agricoles auraient pu commencer dès le 11^e millénaire – le seigle serait alors en cours de domestication à Abu Hureyra. Mais c'est surtout au cours de la période – 9500/– 8000 que le travail du sol s'organise, donnant naissance à ce que les archéobotanistes nomment une agriculture «pré-domestique». La présence de plantes adventices, mauvaises herbes proliférant lors de l'ouverture de terres cultivées, est considérée comme un bon marqueur de ces premières activités. Pour autant, la forme des grains n'est guère modifiée par l'intervention humaine car les proportions élevées de semences sauvages perdues et leur autoensemencement favorisent la repousse de populations spontanées, situation renforcée par la pratique non abandonnée de la cueillette¹.

La domestication animale montre semblable situation. La modification du squelette induite par la domestication n'est qu'un traceur secondaire en

* Ce texte est tiré de la revue *Etudes rurales*, n°153-154 ; janvier-juin 2000. Il s'agit de la leçon inaugurale prononcée par l'auteur au Collège de France. La parution originale de cette leçon fait partie des séries de «Leçons inaugurales» publiées par le Collège de France.

** Membre du Collège de France

1. G. Willcox, «Nouvelles données sur l'origine de la domestication des plantes au Proche-Orient» in J. Guilaine, ed., *Premiers paysans du monde. Naissance des agricultures*. Paris, Errance, 2000 : 123-139.

regard des instants où l'homme se met à contrôler les animaux, à les placer dans un état d'appropriation. Il est d'ailleurs intéressant de constater que la première diffusion des populations néolithiques en dehors de leur aire de formation s'effectue alors même que les morphologies domestiques animales et végétales ne sont pas encore définitivement acquises. Tout se passe comme si le système économique et social était opérationnel pour permettre sa propagation alors même que les critères morphologiques sur lesquels on a longtemps fondé la domestication n'avaient pas encore émergé définitivement. Le cas de Chypre, île manifestement investie par des agro-pasteurs venus du continent dès la seconde moitié du 9^e millénaire avant J.-C., est particulièrement éloquent : les néolithiques y cultivent des céréales aux caractères spontanés et disposent, entre autres animaux, de «chèvres» et de «moutons» qui sont en fait des *ægagres* et des mouflons. La première transformation du milieu est donc imputable à des colons qui, d'une certaine façon, exploitent, en partie au moins, du «sauvage».

Ce lent avènement des domestications proche-orientales indique clairement que la «néolithisation» est, elle-même, dans cette aire motrice, un processus de longue durée. C'est pourquoi l'expression si fréquente de «révolution néolithique» doit-elle être tempérée. Il ne faut voir là qu'un concept construit *a posteriori*, un regard d'historien porté sur la trajectoire humaine, non un bouleversement brusque et instantané. Dans un sens, on pourrait dire qu'il n'y a jamais eu de révolution néolithique mais de lentes avancées, imperceptibles, et dont les effets ont fini par se cumuler pour aboutir, au terme de longs siècles, à une transformation radicale de la situation constituant le point de départ.

Pour autant que l'on puisse dresser un état des divers lieux, les processus ont été semblables dans les quelques régions du monde où, à l'instar du Proche-Orient, ont pris naissance des «foyers» néolithiques, c'est-à-dire où est intervenue une interaction entre espèces potentiellement domesticables et sociétés humaines actives. Dans ces autres «berceaux», on retrouve les mêmes difficultés à établir des cadres chronologiques serrés ; de même, des

mécanismes de lente élaboration y sont-ils décrits. Mais on observera que, dans quelques-uns d'entre eux, l'ancienneté de ces processus est évidente et s'inscrit, peu ou prou, dans les mêmes marges qu'au Proche-Orient. En Chine, la domestication du porc serait attestée dès le 9^e millénaire à Nanzhuangtou (Hebei) tandis que le riz serait, vers la même époque, en cours de modification dans l'aire du Yangzi. Dès 8600-8000 avant J.-C., la grotte de Guitarrero, dans les Andes, livrerait du piment cultivé puis, dans un second temps, des haricots domestiques (7^e millénaire), ensuite du maïs (6^e millénaire). Des interrogations certes demeurent sur la localisation même de ces domestications végétales. En Nouvelle-Guinée, défrichements et aménagements de chenaux d'irrigation s'organisent pour favoriser le développement de certaines espèces à compter du 8^e millénaire, mais certains chercheurs estiment que l'action de l'homme sur le milieu pourrait être plus précoce encore. Pour l'Afrique, le débat sur l'antiquité d'une domestication autochtone du bœuf en domaine est-saharien se poursuit. Ces quelques exemples montrent, outre la pluralité des expériences, une certaine convergence dans le temps, au sortir du monde paléolithique. Au fond, les «compétitions chronologiques» entre les divers foyers sont-elles assez dérisoires. Les néolithisations se construisent dans des milieux tellement différents, culturellement et écologiquement, qu'aucune n'est réductible à une autre. Chacune conserve sa spécificité propre. Considéré avec un certain recul, l'important demeure cette progressive volonté des sociétés humaines à agir plus intensément sur la matière végétale et animale.

*

* *

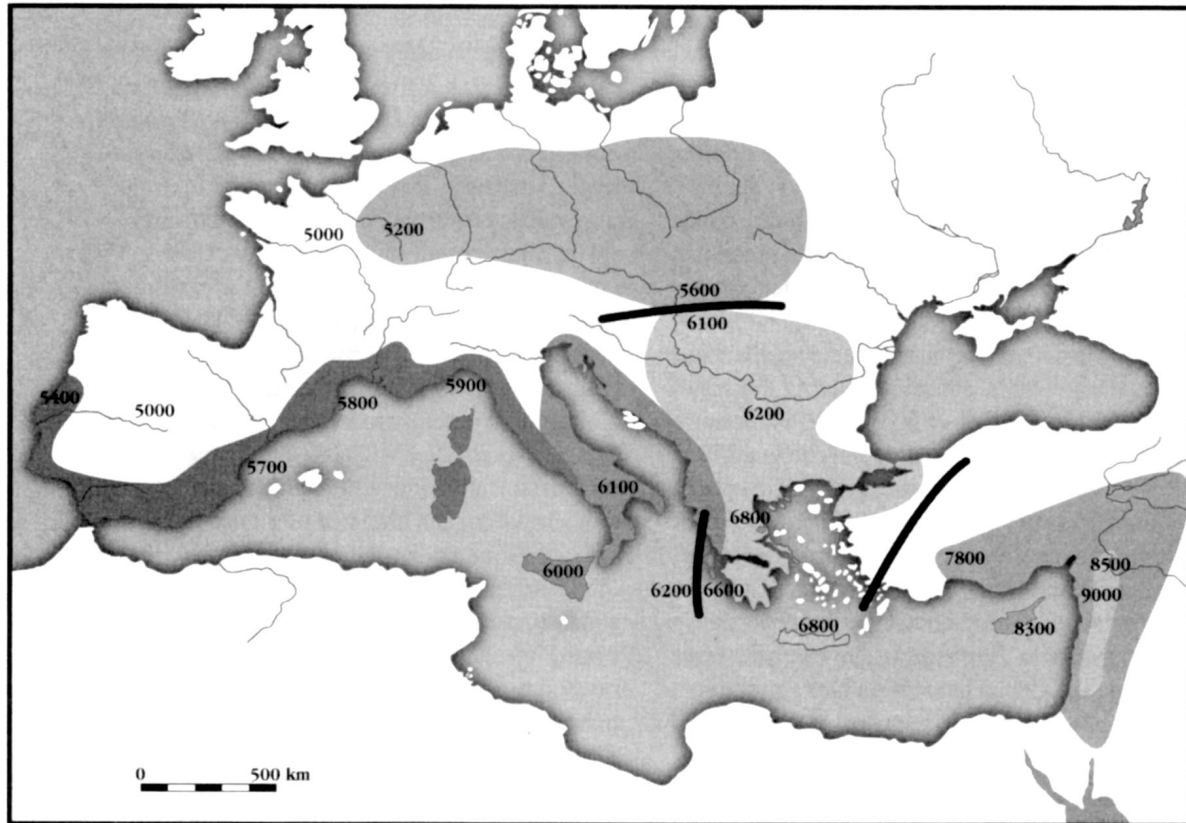
Durée temporelle de l'émergence, mais aussi durée de la diffusion dans l'espace : convertir de nouvelles terres à l'économie agricole a pris du temps. Restons sur l'exemple européen pour voir comment s'articulent ces trois facteurs que sont temps, espace et culture. Au sortir d'une aire allant du corridor levantin à l'Anatolie du Sud-Est, le Néolithique a emprunté plusieurs portes de sortie : vers la Mésopotamie et l'Iran à l'est (régions où certaines

expériences de domestication ne sont pas à exclure), vers le Caucase au nord, l'Égypte au sud, la Méditerranée et l'Anatolie occidentale à l'ouest. Ce dernier axe devait déboucher sur la colonisation de la Crète et de diverses régions de la Grèce continentale et insulaire. À partir de ces relais égéens, deux voies – l'une, maritime, par les côtes et les îles de la Méditerranée, l'autre, continentale, par les Balkans puis le bassin du Danube – devaient répercuter les savoir-faire de la nouvelle économie jusqu'en Europe de l'Ouest.

Un premier constat s'impose : le vecteur de cette propagation n'a pas été une culture standard, forgée au Proche-Orient. La culture-mère, le PPNB (Néolithique pré-céramique B), n'est guère allée plus loin que la partie méridionale du plateau anatolien. Plus à l'ouest, d'autres cultures distinctes ont pris le relais et ont été les porteurs des acquis néolithiques en Égée, dans les Balkans, en Méditerranée centrale et occidentale, en Europe tempérée. La diversité des entités qui ont assumé le transfert de l'économie nouvelle montre d'emblée le rôle pivot de chacune de ces cultures et la spécificité des espaces dans lesquels elles se sont formées et se sont exprimées.

Derrière ces environnements colonisés par les premières cultures néolithiques, on retrouve le facteur temps. Le processus même de la propagation agricole a donné lieu à plusieurs hypothèses prenant appui sur la dispersion géographique des sites datés au radiocarbone. La plus courante, due à A. Ammerman et L. Cavalli-Sforza, envisage une «vague d'avancée» – une sorte de front pionnier – ayant répercuté le système économique néolithique selon un rythme globalement régulier, de l'ordre de 1 kilomètre par an : pour ces auteurs, la diaspora néolithique aurait débuté au Moyen-Orient aux environs de – 7000 ; les lointains successeurs de ces premiers colons auraient converti à l'agriculture les terres et les îles de l'Europe du Nord-Ouest vers – 3000.

Outre qu'il conviendrait de faire remonter les dates du «départ» jusque vers – 8500/– 8000, ce modèle est, me semble-t-il, conçu de façon trop générale et ne prend guère en compte la variabilité culturelle qui caractérise les débuts du Néolithique européen. Par



Propagation chronologique, à travers l'Europe, de l'économie néolithique portée par un certain nombre de cultures "primaires" schématiquement cartographiées (voir encadré ci-dessous).

variabilité culturelle, j'entends non seulement les manifestations identitaires (caractères de l'habitat ou du funéraire, productions matérielles et symboliques) mais aussi les processus d'adaptation aux contextes écologiques, donc les comportements économiques. L'histoire du premier Néolithique en Europe est en fait celle d'une série d'adaptations à des environnements variés auxquelles se surimposent, parallèlement, des renouvellements, des transformations du paysage culturel. Ces mutations, ces métamorphoses ont inévitablement perturbé le rythme des déplacements. En fonction des environnements aptes à être colonisés, voire de l'ouverture ou de la résistance des populations indigènes, la chronologie de la diffusion n'a pas obéi à une dynamique homogène et régulière mais à ce que l'on peut appeler un modèle général «arythmique» marqué par des accélérations ou des tassements². Ces pauses se sont opérées, précisément, dans les aires de mutation culturelle. En travaillant sur les données du radiocarbone et en macro-analyse, on peut identifier au moins trois de ces zones :

la culture adriatique à poterie imprimée ; au nord des Balkans, là où les groupes du Néolithique ancien égéobalkanique atteignent leur extension septentrionale avant d'être relayés par les populations à céramique rubanée («danubien»). Une quatrième zone de rupture a dû probablement exister en limite de propagation de la culture à céramique cardiale, vers le Portugal moyen, c'est-à-dire à la frontière de la zone climatique méditerranéenne, là où s'effectue réellement la mutation vers un environnement atlantique (Cf. carte ci-dessus).

On voit donc que la diffusion de l'économie agricole a donné lieu, périodiquement, à des frontières et à des recompositions culturelles essen-

2. J. Guilaine, «Aspects de la néolithisation en Méditerranée et en France» in A. Ammerman et P. Biagi, eds., *The Neolithic Transition in Europe : Looking Back, Looking Forward* (colloque de Venise en hommage à L. Cavalli-Sforza, Université de Cambridge, sous presse).

J. Guilaine, «De l'Orient à l'Occident : la néolithisation de la Méditerranée. Questions ouvertes» in A. Pessina, ed. : *La neolitizzazione tra Oriente ed Occidente* (colloque d'Udine, sous presse).

Proche-Orient :

- trame claire : mise en culture des céréales dans le corridor levantin et ses marges sud-anatoliennes vers – 9000 (PPNA),
- trame sombre : extension des cultures de type PPNB (domestication animale vers – 8500).

Europe du sud-est :

extension, à partir de – 6800, en Egée et dans les Balkans, des cultures à poterie monochrome et/ou peinte jusque sur le cours moyen du Danube.

Europe tempérée :

extension du complexe danubien, à partir de – 5600

Méditerranée centrale et occidentale :

développement en deux temps des horizons à céramique imprimée : impressa adriatique, à compter de – 6100 ; cultures à céramique cardiale, à partir de – 5800.

Plus à l'ouest, la néolithisation est assurée par des cultures secondaires pouvant présenter de plus importants processus d'acculturation.

On observe, au cours de cette propagation, "frontières culturelles" (barres noires) qui donnent lieu à des tassements dans la diffusion et à des recompositions du système (modèle "arythmique").

tielles avec, à chaque fois, une pause chronologique de durée diverse : ainsi en Anatolie centrale où le PPNB cède son rôle pionnier au Néolithique à céramique monochrome égéo-anatolien d'où dériveront en partie à leur tour les faciès balkaniques ; en Grèce de l'ouest, où émergera la culture adriatique à céramique impressa, elle-même à la source du Cardial occidental ; sur la boucle du Danube où les cultures balkaniques s'estomperont pour, au bout de quelques siècles, laisser la place au Rubané, acteur de la néolithisation de l'Europe tempérée. Pourquoi ces «essoufflements» ? Parce que les cultures vectrices sont alors parvenues aux limites de leur adaptation écologique et structurelle. Mais ces pauses, marquées par des temps de latence (phase d'arythmie), s'avèrent, à leur tour, refondatrices puisqu'elles vont donner naissance à de nouvelles cultures qui, une fois constituées, vont porter de façon accélérée les acquis de la néolithisation jusqu'à de nouvelles frontières. Ainsi dans le domaine de la céramique impressa et cardiale, sur les 3000 kilomètres de côtes séparant les Pouilles du Portugal moyen, la diffusion pourrait s'inscrire entre – 6200/– 6000 et – 5400/– 5300 avant notre ère, donc selon un rythme moyen de l'ordre de 3,5 kilomètres par an, peut-être plus. De même, en domaine continental, la diffusion du Néolithique rubané fut très rapide puisqu'après son émergence aux alentours de – 5700/– 5600, on la trouve quelque trois à quatre siècles plus tard en Bassin parisien. Et encore n'envisageons-nous pas le cas, en Occident, de possibles agriculteurs pré-rubanés (à céramique «de la Hoguette», dont on note quelquefois les affinités méditerranéennes), ce qui accentuerait encore la dynamique de propagation des influx externes. Cette rapidité des diffusions tient sans doute aussi au caractère sélectif des terres colonisées : aires côtières en Méditerranée, axes fluviaux en Europe tempérée. Sur les périphéries des zones conquises par ces cultures-mères, la néolithisation sera le propre d'entités secondaires (Epicardial, «Cultura de las Cuevas», Villeneuve-Saint-Germain, Cerny), à la vitalité conquérante plus lente mais, en même temps, moins sélective, plus globale. La résistance sur l'Atlantique, comme en Europe du Nord, des populations indigènes de chasseurs-collec-

teurs a pu, parallèlement, constituer un frein sérieux à cette progression.

À chaque fois qu'une culture «néolithisante» parvient au terme de son expansion géographique, la fabrication d'une culture nouvelle ne traduit pas de simples réflexes identitaires, par exemple la volonté de se démarquer de la culture-mère voisine. Ces «refontes» sont révélatrices de la mise en place de systèmes techno-économiques visant à exploiter de nouveaux espaces en fonction de choix culturels (perception de l'environnement végétal et animal, représentations mentales, systèmes idéologiques, etc.), paramètres difficiles à saisir par le biais de l'archéologie. De plus, la transmission implique inévitablement des remodelages dans les choix liés à la production : ainsi une alimentation carnée tournée prioritairement vers l'élevage d'une espèce principale en Grèce et en Italie du Sud ; à l'inverse, vers l'ouest, à partir de l'Italie centrale, l'exploitation combinée de différentes espèces domestiques (mouton, chèvre, bœuf et, parfois, porc) ou chassées (cerf, sanglier, bouquetin³). La diffusion entraîne un processus de dérive.

*
* *

L'analyse de l'émergence et de la propagation de l'économie agricole invite donc à travailler sur le temps long. Il doit en aller de même une fois les systèmes producteurs bien en place dans une région donnée. Impact des sociétés, de leurs choix culturels et de leurs possibilités techniques d'une part, contraintes climatiques et environnementales de l'autre, durée, enfin, comme horloge d'enregistrement des interactions entre les deux premiers facteurs énoncés, mais aussi comme traceur d'un potentiel d'usure et moyen d'étude décomposé en temporalités diverses : ces trois éléments doivent être perçus en continu pour mieux saisir les rythmes des rapports entre les hommes, l'espace et le temps.

3. J.-D. Vigne, «Les débuts néolithiques de l'élevage des ongulés au Proche-Orient et en Méditerranée : acquis récents et questions» in J. Guilaine, ed., op. cit. : 143-168.

Qu'on ne se méprenne pas toutefois : cette longue durée à laquelle nous proposons de substituer une échelle de très longue durée, remontant jusqu'aux racines des toutes premières anthropisations, ne saurait être l'image d'un temps immobile. Elle n'est qu'un cadre temporel, un marqueur multiple d'enregistrement de pulsions constantes qui s'expriment sur un espace en mouvement perpétuel. À nous de traquer les continuités, l'instabilité ou les ruptures qui affectent cet espace ; d'en apprécier la diversité chronologique qui le mine (à la manière d'une montre qui donnerait le temps brut, assorti de diverses aiguilles adaptées, elles, au rythme des temporalités diverses).

Cette question rejoint celle de la présumée linéarité. On pourrait croire que la durée même des temps néolithiques (trois millénaires environ pour l'Occident) n'est qu'une lente et progressive domination de l'environnement par les premiers groupes villageois. Cette linéarité est fallacieuse. D'une part l'emprise humaine n'a cessé de bouger, de se recomposer à des rythmes divers. D'autre part nous sommes toujours ignorants des raisons de certaines ruptures d'équilibres (surpâturage, remobilisation forestière, poussées ou chutes démographiques, ces dernières imputables, par exemple, aux épidémies dues à la promiscuité avec le bétail, etc.). Si certaines causes nous échappent, au moins pouvons-nous en lire les effets. Les images qui nous parviennent sont celles d'ancrages et de déprises, de défrichements et de phases de régénération des boisements qu'il faudrait pouvoir expliquer par la densité du peuplement humain, le maillage des voies de circulation, les besoins économiques ou d'autres motifs. Autant de paramètres qui imposent un impérieux recours à la transdisciplinarité. L'exemple du plateau d'Aldenhoven, entre Aix-la-Chapelle et Cologne, est éclairant : pendant quelques siècles, au cours du Néolithique ancien, plusieurs hameaux composés de longues maisons «danubiennes» de bois et d'argile s'y succèdent avec même une certaine intégration, hiérarchisée, des diverses localités voisines. Or ce peuplement d'une région, à la fois ancien et actif, s'estompera ensuite assez brusquement pour laisser place à une recon-

quête forestière⁴. Celle-ci sera l'objet, ultérieurement, d'une nouvelle colonisation anthropique.

Dans une telle perspective, les pages qui suivent nous offrent quelques exemples de lecture, en très longue durée, de cette évolution de la couverture végétale sous l'effet de l'action humaine. Ainsi de la montagne jurassienne où les premières traces d'anthropisation sont fort anciennes et pourraient remonter au début du 6^e millénaire avant notre ère. Des correspondances existent, plus précoces encore, sur des terrains palustres ouest-méditerranéens, dispersés entre les basses vallées du Rhône et de l'Ebre. Ouvertures mésolithiques de la forêt ? Plus grande ancienneté de la néolithisation méditerranéenne ayant répercuté ses pratiques sur les populations sub-néolithisées (à céramique de la Hoguette) de l'est de la France ? La préhistoire n'apporte pas, pour l'instant, de preuves matérielles à ces hypothèses, mais il est intéressant que, dans ce cas, la palynologie ouvre une problématique archéologique qu'il faudra bien résoudre⁵.

Autre exemple, nord-pyrénéen celui-ci : un essai de corrélation entre emprise et retraits agro-pastoraux, saisis sur les diagrammes polliniques, et les horizons archéologiques⁶. On voit, en particulier, que les Chasséens s'implantent au 5^e millénaire avant J.-C. dans les piémonts où ils défrichent, tandis que leur impact en altitude demeure sporadique ou saisonnier. La pression sur la haute montagne s'accroît au Néolithique final avec un renforcement des fréquentations. Deux pics d'emprise interviendront ensuite, vers l'Âge du bronze ancien et à l'Âge du bronze final, pour préfigurer un retrait (à partir de - 500), peut-être synchrone de la désaffection ayant succédé à la grande époque des Tumulus pyrénéens de l'Âge du fer. D'autres phases d'ancrage sont notées dans l'Antiquité ou le haut Moyen Âge, période au cours de laquelle les déforestations semblent liées à cer-

taines implantations monastiques ou à une activité métallurgique qui, prospère, évitera parfois les décrues humaines du Moyen Âge tardif (Ariège). L'action coordonnée de plusieurs disciplines (anthracologie, palynologie, carpologie) permet, appliquée à des territoires bien délimités comme la montagne d'Enveigt (Pyrénées-Orientales), d'approfondir sur le temps long la gestion de l'espace et de mettre en place les rudiments d'une histoire de l'estivage. Dans cette quête, une archéologie du milieu montagnard, conduite toutes époques confondues, trouve toute sa légitimité et révèle une foule de traces qu'il faut ordonner pour en évaluer le sens et la portée, depuis les fréquentations du Néolithique final jusqu'à celles d'aujourd'hui⁷. Il faut donc traquer ces constants remodelages au fil des siècles, tenter d'expliquer les «trous» (dans la documentation ou le processus ?), analyser les formes matérielles de l'emprise montagnarde qui, jusqu'à ce jour, ont peu tenté les archéologues. Y est naturellement privilégiée la chronologie des «orris», ces cabanes de bergers dont les plus anciennes sont datées, en montagne, des XIV^e et XV^e siècles, et qui, au XVI^e siècle, investiront des altitudes plus basses.

Autre lecture en longue durée : une contribution porte sur le statut et le rôle du bétail dans les Alpes valaisannes⁸. C'est ici l'archéologie qui, au départ, fournit la base de la documentation, puis, à compter du XV^e siècle, interviennent des informations chiffrées (inventaires de paroisses, comptes des seigneuries, recensements modernes et contemporains). Grâce à une analyse fine des données on peut repérer certaines percées zootechniques et leur impact plus global sur l'environnement physique et culturel (rôle du climat, coupe des fourrages, dispositifs de stockage, gestion des troupeaux, fonctions de l'estivage, celui-ci peut-être pratiqué dès la protohistoire). Cette évolution ne doit pas éluder la dimension symbolique, telle que l'exprime, aujourd'hui encore, la place tenue par les vaches au détriment de celle des bœufs.

*
* *

Serrer le temps au plus près pour mieux approcher les mobilités, les transformations de l'espace. Car ce sont bien le paysage anthropisé et sa progressive transformation qui constituent l'objectif recherché. Première approche donc : les diverses enquêtes de restitution des images du milieu. On a dit plus haut le rôle de la palynologie et de l'anthracologie. À ces disciplines archéobotaniques on ajoutera la carpologie : cette étude des semences et adventices renseigne sur les techniques agraires, l'identité des espèces cultivées, les habitudes alimentaires, l'histoire des goûts, mais aussi le paysage et ses composantes. C'est dans ce cadre que les céréales et leur cortège de mauvaises herbes deviennent eux aussi de bons traceurs écologiques, à condition de bien en maîtriser différents paramètres⁹. La carpologie peut, dès lors, intervenir pleinement dans la problématique archéologique en montrant, par exemple, que les nombreux établissements (de petite taille) du littoral languedocien, vers la fin de l'Âge du bronze (XIII^e-VII^e siècles avant notre ère), étaient probablement déjà stabilisés et exploitaient leur terroir alentour. Ou encore en confirmant, grâce à l'identification d'espèces indubitablement méridionales, le ravitaillement à grande distance des garnisons romaines établies sur les frontières les plus septentrionales du limes*.

On a parfois essayé de tirer parti de la grande faune pour imaginer certains paysages disparus. Il ne faudra pas oublier, à cet égard, l'apport des toutes petites espèces (insectivores, rongeurs) à une connaissance plus pointue du milieu et, notamment, des espaces travaillés. Ainsi les défrichements entraînent-ils l'extension de certains rongeurs : ceux-ci deviennent les repères de cycles d'anthropisation. Il est donc possible, à partir des espèces identifiées, de proposer plusieurs variétés d'environnements. À Melun, en limite de la cité antique, plusieurs paysages ont été reconnus et

4. Je remercie C. Jeunesse pour les renseignements qu'il a bien voulu me communiquer.

5. H. Richard, *ibidem*.

6. D. Galop, *ibidem*.

7. C. Rendu, *ibidem*.

8. H. Sidi Maamar, *ibidem*.

9. L. Bouby, *ibidem*.

* NDLR - Limes : zone frontière d'une province de l'Empire romain. "Le petit Robert"

leur évolution analysée au cours du temps : milieu suburbanisé, jardins, champs cultivés, prairies, bois, zones humides¹⁰.

Essentielles sont également les sciences du sol et des sédiments archéologiques. La micromorphologie rend compte de la composition, de la structure des sols anciens et des événements qu'ils ont subis. Elle autorise donc une lecture de la dynamique des paysages comme en témoignent des exemples pris dans l'espace armoricain¹¹. Elle peut aussi fournir des repères chronologiques touchant aux défrichements, à l'érosion des sols, aux techniques d'exploitation des terres.

On notera aussi la place aujourd'hui ascendante occupée par la sédimentologie et la pédologie dans la restitution de l'espace rural. Au-delà de leur strict champ de compétences, ces matières jouent fondamentalement le jeu de l'interdisciplinarité. C'est pourquoi les spécialistes du sédiment se disent désormais géo-archéologues et font intervenir diverses approches (micromorphologie, malacologie, sciences archéobotaniques) dans leur démarche et leurs interprétations. Un bon exemple de ces recherches fédérées est ici fourni par l'étude, sur l'axe du Rhône (et notamment en Valdaïne, Tricastin et plaine d'Orange), des fossés de drainage (ou d'irrigation) situés en limite de parcelles exploitées¹². Liés au découpage parcellaire, ces fossés ont pour la plupart été creusés peu après la création de la Narbonnaise. L'analyse de leur dynamique hydroclimatologique et hydraulique, des processus érosifs ou sédimentaires qui les ont affectés trouve un écho dans les «politiques» agraires et les mutations successives de l'économie rurale. On est frappé par la permanence dans la durée – souvent de l'antiquité jusqu'à hier – des axes de parcellaires, traduits par de véritables empilements de fossés, et qui, après leur disparition totale, marquée par le colmatage définitif du dernier témoin, subsistent toujours, leur «mémoire» se pérennisant par des aménagements aériens (haies).

10. V. Mistrot, *ibidem*.

11. A. Gebhardt, *ibidem*.

12. J.-F. Berger, *ibidem*.

La performance des outils de la science du sol et la mise en évidence de séquences multiples reflétant l'alternance de processus sédimentaires et érosifs ne risquent-ils pas de renvoyer trop souvent à des explications d'ordre climatique ? La tendance est évidente. On devrait alors réduire le rôle attribué à l'impact humain dans l'évolution des paysages. C'est donc une invitation à unir plus étroitement facteurs humains et pédologie comme le révèle une enquête conduite sur l'île de Délos¹³. Au fond une réhabilitation de l'archéologie à s'exprimer sur ce sujet, sous réserve d'un dialogue constant avec le spécialiste des sols.

*

* *

Temps de long souffle, performance des outils d'analyse, mais aussi plaider pour des espaces élargis, de plus amples horizons. Sans doute s'agit-il là encore d'un certain bouleversement conceptuel et qui requiert adaptation. Car il est vrai qu'archéologues et, aujourd'hui, naturalistes, ont toujours été plus à l'aise dans le ponctuel que dans l'extensif. Accumuler une foule de données sur une stratigraphie d'habitat comme sur une coupe ou un carottage «hors site» engage à faire fonctionner toute une batterie de disciplines et de bâtir un canevas explicatif sur le point étudié ou ses environs immédiats. Mais la finalité de la recherche consiste à prendre appui sur le particulier pour accéder à un degré d'explication plus général : autrement dit inscrire le fait dans le cadre du fonctionnement global des sociétés et de leur espace changeant. Dater au plus juste un épisode est méritoire : dégager le pourquoi de cet événement en essayant de décortiquer les mécanismes complexes qui l'ont généré est autrement stimulant.

Investir l'espace : ce projet, longtemps difficile à réaliser, ne cesse de s'amplifier à partir de plusieurs angles d'attaque. Déjà les archéologues, en dressant des cartes de l'occupation du sol, en hiérarchisant les sites, en évaluant les réseaux de circulation d'objets ou de denrées, avaient tenté d'affronter la question avec leurs

propres moyens. Mais, sans les naturalistes et les disciplines de l'écologie, ils ne pouvaient guère aborder les problèmes de l'histoire des paysages. Aujourd'hui ces spécialistes sont là. De son côté, l'archéologie, en pratiquant des fouilles extensives et en multipliant les coupes, affiche d'autres desseins. La trace agraire, résiduelle, fugace s'en trouve mieux éclairée. Elle a troqué son enseignement anecdotique contre un statut à valeur démonstrative. Sur un autre plan, tout établissement agricole analysé prend désormais un autre relief si l'environnement qu'il modèle est mieux maîtrisé, à travers des interventions permettant d'en faire apparaître l'aménagement, l'histoire végétale et écologique¹⁴.

Ce nouveau regard sur le paysage anthropisé a directement bénéficié des décapages extensifs ou de la multiplication des tranchées qu'autorisent les fouilles de sauvetage. Les limites cadastrales (fossés, murets, haies) se multiplient ; des surfaces de parcelles cultivées sont dégagées ; le champ, notion souvent spéculative, est esquissé. Cela vaut surtout pour la France car, en Europe septentrionale, ces approches ont déjà fait leurs preuves. Elle suffisent à justifier les investissements en moyens, mais appellent aussi d'autres données, de nouvelles problématiques. Deux textes, à finalité épistémologique, nous y invitent ici même.

L'un, tout en soulignant l'apport fourni par les recherches extensives, propose de dépasser le clivage naturel anthropique, si commode dans l'analyse ponctuelle d'un site ou d'une coupe, pour penser le territoire exploité, construit, compartimenté, et dans lequel l'imbrication des éléments agissants renvoie à des causes multiples qui ne peuvent être saisies hors

14. G. Chouquer, ed., *Les formes du paysage*. 1. Étude sur les parcellaires. 2. Archéologie des parcellaires. 3. L'analyse des systèmes spatiaux. Paris, Errance, 1996-1997.

P. Leveau, «L'archéologie des paysages et les époques historiques», *Milieus naturels, espaces sociaux* : 71-83.

P. Leveau, «Échelles d'anthropisation et archéologie des campagnes de Gaule du Sud à l'époque romaine», *Méditerranée* 4 : 17-26.

d'une appréhension spatio-temporelle globalisante. Il plaide donc pour un dépassement des dispositifs ponctuels et une véritable transdisciplinarité afin de mieux restituer certains espaces disparus et d'évaluer, dans la diachronie, la part du mélange et du perturbé à tout jamais¹⁵.

Cette volonté de sortir du local, du factuel, du stratifié, du daté, pour saisir la fabrication du paysage à partir d'une mémoire qui en perpétue certaines lignes est pleinement revendiquée dans une autre contribution, essentielle. Il ne s'agit pas de ré-introduire les permanences, longtemps de mode sous le poids des idées braudéliennes, quand on sait combien, récemment, les analyses ont souligné la diversité des temporalités, des discontinuités, la multiplicité des interactions entraînant de continuelles recompositions. D'où une certaine suspicion envers le «phasé» ou le «cyclique» en tant que confirmation d'un cadre historique qui imprègne et phagocyte la problématique. Au fond, ce dont on a aussi besoin c'est d'un espace géologique, morphologique, végétal, mieux cerné dans ses remodelages ou dans les différences qui l'affectent et rendent discutable toute image généralisante. Un regard géographique en somme qui échappe aux conventions et aux carcans des codes historiques¹⁶. Intégrer que toute forme paysagère, par delà l'événement de sa création, connaît sa vie propre et génère à son tour d'autres découpages. Il faudrait aussi s'atteler à élucider le pourquoi de certaines discontinuités documentaires, fruit d'une dynamique mal connue et qui, de ce fait, échappent à notre rationalité. Autant de concepts à élaborer, de constructions intellectuelles à échafauder pour penser l'espace.

*

* *

Il y a une dizaine d'années, j'avais invité un groupe de chercheurs — archéologues et naturalistes, avec qui j'avais souvent partagé de communes expériences de terrain — à dresser un

bilan des outils disponibles pour une archéologie agraire¹⁷. Il nous était vite apparu que ces outils existaient, parfois même très pointus, mais qu'en France manquaient les moyens d'œuvrer sur de grandes surfaces et, autant que possible, sur le temps long. Ce moment est désormais venu grâce, essentiellement, à l'archéologie préventive. Il reste à présent à construire de nouveaux objets, à concevoir dans l'espace et dans le temps la trame des mutations de l'environnement, à la reconstruire, à la modéliser par informatique, à faire aussi la part du taphonomique, de l'inaccessible, voire de l'échec. Un constat : le découpage de l'espace étudié dans ces pages porte surtout sur la période historique, à compter de l'époque gauloise ou romaine. Les effets des parcellaires perdurant, tout se joue souvent avec eux ou à partir d'eux. En amont, hormis quelques segments «protohistoriques» pas toujours bien datés, on n'est guère sorti de l'analyse du fait ponctuel, de la coupe ou du carottage de tourbières ou de marais. Ce manque doit être montré du doigt : le Néolithique et les Âges des métaux ont aussi besoin d'images spatiales. De récentes expériences de Campanie, menées dans les aires fossilisées par les éruptions volcaniques, attestent que les régions méditerranéennes peuvent, dans des contextes favorables, être autant porteuses d'informations que les terres du nord de l'Europe : à Palma Campania comme à Gricignano, des limites de parcellaires — en creux ou en relief — montrent un découpage cadastral élaboré, la présence de champs quadrangulaires (l'un de petite taille : 12 x 13 m), des traces de labours parallèles ou croisés, des pistes pour chars ou traîneaux, dans des contextes du 3^e millénaire couvrant l'Âge du cuivre et l'Âge du bronze ancien¹⁸.

En dépit des difficultés d'approche, de l'irrégularité documentaire, des controverses dont il faut se réjouir car elles sont l'expression de la vitalité d'une transdisciplinarité émergente, la voie est bien tracée : il convient d'avancer avec ambition et pragmatisme.

J.G.

15. P. Boissinot, *ibidem*.

16. G. Chouquer, *ibidem*.

17. J. Guilaine, ed., *Pour une archéologie agraire*. Paris, A. Colin, 1991.

18. C. Albore Livadie, G. Mastrolorenzo, G. Vecchio, «Eruzioni pliniane del Somma-Vesuvio e siti archeologici dell' area nolana» in P.-G. Guzzo et R. Peroni, eds., *Archeologia e vulcanologia in Campania*. Associazione Internazionale Amici di Pompei, Napoli, 1998 : 39-86. A. Marzochella, «Tutela archeologica e Preistoria nella pianura campana», in *ibid.* : 97-133.